

## Beauté croisée.

A Christophe...

Il est des jours qui, comme d'autres, débutent dans un semblant de routine, où les choses s'enchaînent mécaniquement.

Sept heures, le réveil sonne, il faut s'extirper du lit. C'est un jour d'été, un jour d'août qui sera un peu chaud, trop peut-être. Nonchalamment, le seul drap qui me recouvrait est poussé jusqu'au bout du lit. Je m'étire, petit rugissement d'ours en phase d'éveil, le pied au sol... Se succède le café du matin, le petit déjeuner rapidement avalé au coin du plan de travail de la cuisine, dans la pièce à côté, la douche n'espère que mon arrivée, je ne la ferai pas attendre trop longtemps. Ajustement de la barbe, brossage des dents... l'eau tiède coule ensuite sur le corps qu'habille la mousse du savon aux fragrances citronnées et à l'huile d'olives... La serviette de bain est à portée de main. Une fois rincé, je la saisis, me sèche. Je règle les derniers détails, ajuste la moustache à l'aide d'une virgule de cire incolore, délicatement parfumée. Retour dans la pièce principale, pour passer à la phase habillage. Jeans, chemisette blanche. Je n'oublierai pas la chaîne autour du cou, le bracelet en cuir au poignet droit, la montre au gauche, et le bijou à l'oreille gauche. Une petite touche d'eau de toilette fraîche... Rapidement, j'ingurgite la dernière gorgée de café, plus très chaud, mais qu'importe. Clefs en main, un dernier coup d'œil rapide, les fenêtres resteront entrouvertes permettant à l'air de circuler tout au long de la journée dans l'appartement qui reçoit, quotidiennement, les rayons du soleil, en cette saison, extrêmement généreux.

Quelques minutes plus tard, trois étages plus bas, je prends le chemin qui m'amènera à la station de métro Place d'Italie. Ce n'est pas la plus proche, mais elle me laisse le loisir de marcher quelques minutes et de prendre la température ambiante de l'avenue.

Comme chaque matin, je m'engouffre dans la station, direction, ligne 6 pour environ une vingtaine de minutes de trajet. L'odeur est forte ce matin, plus que les autres jours. Elle prend à la gorge, encombre le nez, l'envie de remonter à l'air libre me traverse l'esprit. Non, il faut y aller.

L'entrée de la rame est proche. Toujours stationné au même endroit, je monte dans la troisième voiture, troisième porte.

C'est à cet instant que la routine se casse.

Sur le strapontin du fond à droite, l'homme plongé dans un livre attire mon regard. Plutôt que de choisir un emplacement plus confortable, je choisis de m'installer en diagonale de cet homme. Je veux le regarder, le lire avec autant d'intensité que celle qu'il semble avoir pour l'ouvrage qu'il a entre les mains. « 60' pour comprendre la bible », le titre de son livre m'interpelle. Était-ce le livre en lui-même, son attitude, sa tenue, son physique qui attirait plus mon regard ?

Le visage. Oui, son visage. Comme souvent, je cherche le regard, son regard. Et c'est à son front que je m'accroche. Il est marqué de ces rides d'expression identiques aux ridules que laissent sur le sable, le flux et le reflux de la mer. Je les trouve belles. Elles donnent à l'homme, un aspect rude, viril que vient renforcer sa courte chevelure et la barbe de trois jours. Il est brun, de ce brun qui me fait fondre. J'aperçois enfin son regard,

subrepticement, lorsqu'une jeune fille vient s'installer à mon côté, deux stations plus loin. Qu'importe que son attention soit pour elle. Je m'attarde encore sur sa beauté. En tenue estivale, je poursuis l'exploration, car il est bien question de cela. Le polo bleu nuit entrouvert sur le haut d'un torse copieusement velu. A défaut que ce soit ma main, ce sont mes yeux qui le caressent. Plus bas, le bermuda ample, arrêté un peu au-dessus du genou, offre la même pilosité généreuse, uniforme, avec des mollets légèrement galbés. L'homme se lève à la station suivante en raison d'un nombre de passagers plus conséquent. Je ne crains pas d'en voir certains faire écran devant l'objet de mes attentions, il n'en sera rien. L'homme reste dans ma ligne de mire. Cette fois debout, je réalise qu'il a au moins une tête de plus que moi, la lumière venant sur son visage me laisse penser qu'il n'a pas la quarantaine. Quand il lève la tête, c'est pour regarder le nom de la station où nous sommes arrêtés. Rassuré, il replonge car le temps est court, 60' pour comprendre la bible, c'est peu en effet. Mais son voyage ne sera pas suffisant pour l'amener à la conclusion de l'ouvrage.

J'en reviens à sa tenue vestimentaire. Voir son polo bleu nuit, lorsqu'il est debout, le pan arrière plus long de quelques centimètres que le devant, me rappelle cette devinette que mon père affectionne particulièrement, il faut dire que j'ai un peu hérité de lui sur ce point. Pourquoi les chemises de nuits de nos grands-pères étaient-elles plus longues derrière que devant ? Je vous laisse un peu de temps pour y réfléchir, la réponse interviendra un peu plus tard.

La peau hâlée, il a, à ses pieds chaussés de runing, un sac de sport noir. J'ai le désir de tout lui ôter, tout glisser dans son sac et l'emmener avec moi, ailleurs. Je ne le ferai que virtuellement puisqu'il descend à Montparnasse-Bienvenue me laissant poursuivre mon chemin. Il passe devant moi. Sans le savoir, il m'a offert ce que j'aime tant. Suspendre le temps, vagabonder, au-delà de l'avoir perdu de vue, son image est là. Je devine une infime bruine déposer quelques gouttes sur son torse, glissant doucement jusqu'en son centre, comme une invitation à la découverte approfondie de tout son être. Que me cache-t-il ? Je ne le saurai jamais, et qu'importe. La beauté, toute subjective qu'elle puisse être, se refuse souvent de révéler ses secrets au grand jour pour mieux offrir, dans l'intimité de l'alcôve, ce qui la rend unique à mon regard et que vous ne saurez que deviner, imaginer.

Il est beau ce jeudi. Ces quelques minutes me ramènent à cette réalité du temps. Me dire qu'au-delà de ces instants magiques, d'autres se profilent à l'horizon... Bientôt, très bientôt... Avec autant de plaisirs, d'incertitudes, de peurs, et beaucoup d'excitation.

Réponse à la petite devinette : Nos grands-pères avaient des chemises de nuit plus longues derrière que devant parce que l'on m'a toujours dit qu'il fallait beaucoup plus de tissus pour envelopper deux gros jambons qu'une petite saucisse... oui, je sais, c'est un tantinet coquin.

Frédéric D.